



HAL
open science

En attendant le stigmate : portrait d'un jeune homme défiguré de la Grande Guerre, pp 63-75

Delaporte Sophie, Christophe Dargere

► To cite this version:

Delaporte Sophie, Christophe Dargere. En attendant le stigmate : portrait d'un jeune homme défiguré de la Grande Guerre, pp 63-75. Héas Stéphane & Dargère Christophe (dir.), Les porteurs de stigmates, entre expériences intimes, contraintes institutionnelles et expressions collectives, Paris, L'Harmattan, 299 pages., 2014. hal-04721071

HAL Id: hal-04721071

<https://hal.science/hal-04721071v1>

Submitted on 4 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

En attendant le stigmaté : portrait d'un jeune homme défiguré de la Grande Guerre

DELAPORTE Sophie, DARGERÉ Christophe

Prélude

Vendredi 21 Mai 1915

Chère Mère et Sœurs¹³

C'est avec plaisir que j'ai reçu de vos nouvelles aujourd'hui 21. Et je suis très content de savoir tout le monde en bonne santé. J'ai reçu la lettre à l'hôpital on me l'a fait parvenir.

Maintenant pour moi, c'est la même chose ou à peu près car ce n'est pas dans huit jours que je peux guérir. Je ne vais pas plus mal, je ne souffre pas mais l'on doit me faire une opération à l'œil. Je n'ai pas encore vu ma blessure, mais je crois bien que l'œil est bien malade, enfin je le saurai bientôt et je vous le dirai sans rien vous cacher.

Ne vous en faites pas du mauvais sang, car ça ne m'arrangera rien de pleurer, au contraire il faut y prendre comme c'est car j'en vois beaucoup, dans la chambre où je suis qui sont plus malheureux que moi. Plusieurs d'entre eux sont borgnes ou aveugles et en plus de ça, ils ont la figure ravagée par les cicatrices et quelques-uns font peur à voir.

Pour moi, si je perds mon œil, je n'ai au moins pas la figure abîmée, pas du tout et c'est pour ça que malgré mon malheur, je suis content de pas être défiguré comme beaucoup.

Tu vois chère Mère que je te cache rien de ce que j'ai mais je te prie de pas te faire de mauvais sang, ça peut des fois s'arranger plus tard et ma foi j'aime autant perdre un œil que d'avoir resté mort sur le champ de bataille. Je pense que tu es de mon avis. Maintenant Chère Mère quand tu m'écriras, tu pourras m'envoyer un peu d'argent, je ne suis pas sans le sous, mais enfin j'aime mieux te prévenir à l'avance, c'est tout ce que j'ai à te demander, car pour le reste dont j'ai besoin, avec d'argent je le trouve moi-même. Tu m'enverras ce que tu pourras. Faut pas que ça te gêne pour toi. J'ai écrit un peu à tout le monde et j'attends de leurs nouvelles. Donc je termine ma lettre en vous souhaitant bonne santé. Bien le bonjour pour moi et je vous embrasse jusqu'au jour que je pourrai vous voir : surtout pas du mauvais sang.

Ton fils et frère qui pense à vous souvent, Audius

¹³ L'orthographe et la grammaire sont maintenus tels quels.

La condition d'Audius

Après les quelques ajustements d'usage relatifs à la plupart des courriers des poilus, qui ont pour fonction de réguler les échanges, de situer la correspondance et son contexte, Audius en vient directement à son état de santé : « *Je ne vais pas plus mal* ». Il rassure d'emblée ses proches, affirmant ne pas souffrir, avant de les informer d'une opération à l'œil qu'il va être amené à subir. N'ayant pas vu sa blessure, le jeune homme suppose que son œil est « *bien malade* », ne possédant pas d'information complémentaire à ce sujet. Il manifeste une volonté de franchise, considérant être bientôt fixé sur son sort, sans rien cacher sur la réalité de sa blessure. Soucieux de l'inquiétude que celle-ci pourrait susciter chez les siens, Audius leur conseille de ne pas se faire du « *mauvais sang* » et leur demande de ne pas pleurer. Pour cela, il relativise : « *il faut y prendre comme c'est* », décrivant le sort peu enviable de nombre de ses camarades, plus touchés que lui. En effet, certains sont devenus aveugles ou borgnes quand d'autres, profondément mutilés, « *font peur à voir* ». S'il est amené à perdre un œil, Audius ne se considère pas défiguré, et c'est le principal pour lui : « *je suis content de pas être défiguré comme beaucoup* ». Profondément désireux que ses proches ne remettent pas en cause sa franchise et sa sincérité, il leur demande une nouvelle fois de ne pas s'inquiéter, proposant deux arguments pour relativiser sa condition. Le premier est teinté d'optimisme : « *ça peut des fois s'arranger plus tard* ». Le second est tranchant et imparable : « *j'aime autant perdre un œil que d'avoir resté mort sur le champ de bataille* ». Convoquant l'approbation de sa mère sur ces constats, il achève son courrier avec des considérations matérielles (destinataires de futurs courriers, demande d'argent, formule de politesse), l'espoir de retrouvailles, et, un dernier conseil : « *surtout pas de mauvais sang* ».

« *Pas de mauvais sang* »

Cette expression revient à trois reprises dans la lettre du soldat. Elle est destinée à rassurer et à replacer la condition d'ensemble du blessé, selon une analyse réflexive (Audius considère que son état de santé est satisfaisant). Ce conseil vient une première fois, juste après que le jeune homme a posé un bilan général et objectif de sa blessure. S'engageant ensuite dans une considération visant à relativiser son sort, il achève celle-ci par une deuxième utilisation de l'expression, afin de démontrer qu'il n'est pas opportun de s'inquiéter. Le troisième emploi provient en toute fin de lettre, comme une ultime recommandation, une morale finale à tirer de son écrit. Le profond désir consistant à vouloir atténuer la souffrance réelle, la

véritable portée d'une blessure est une préoccupation très répandue chez les poilus. Dans la plupart des missives émanant de soldats qui écrivent de leur lieu d'hospitalisation, on observe cette démarche visant à protéger l'entourage et à mettre les formes pour éviter que les épouses, ou les parents ne s'inquiètent outre mesure. C'est par exemple le cas d'un jeune blessé qui écrit durant des mois, de manière systématique, les mêmes choses sur sa blessure. En se penchant sur la chronologie et l'évolution des lettres, il est facile de voir que ce soldat ment en permanence à ses parents sur son réel état de santé et qu'il était initialement très gravement blessé. La comparaison entre ce qui est écrit dans la correspondance, le dossier médical du soldat et son destin ultérieur est à ce titre particulièrement éloquent (Dargère, 2011, 27-37). Outre la bienveillance et l'altruisme destinés à épargner les proches, il semble aussi que les soldats blessés aient réellement le besoin implicite de recevoir des courriers optimistes qui dédramatisent la situation, stimulent le moral et encouragent la guérison. Ici, point de pieux mensonge (Javeau, 2007, 30) pour envelopper la gravité et « *arranger le décor* » d'une situation préoccupante : Audius semble décrire les événements d'une manière réaliste et objectivée.

Franchise et relativisation

Le désir de franchise, le fait de vouloir « *jouer franc jeu* » est affiché à deux reprises dans la lettre écrite par Audius. En évoquant son œil « *bien malade* », annonçant de ce fait une opération à venir, le jeune homme exposera l'état de sa blessure « *sans rien (...) cacher* » quand il en saura davantage à ce sujet. Cette affirmation, située dans la première partie du courrier, est consécutive à un bilan de santé plus global, que le soldat dresse de lui-même à destination de ses proches. La seconde marque de franchise montre le désir de clarifier une situation inquiétante pour la famille, dans l'incapacité de constater la gravité d'une blessure, la souffrance qu'elle engendre, les conséquences éventuelles qu'elle pourrait engager à long terme. Ce « *parler vrai* » provient à la suite d'un paragraphe descriptif, au sein duquel Audius revient sur sa condition pour la comparer à celle des autres. On peut remarquer que ces deux manifestations d'attention et d'honnêteté à l'égard des siens s'inscrivent dans le même mouvement que le besoin de rassurer. Ces attitudes sont le résultat d'une conscience plurielle. Audius a bien saisi le fait que sa famille pouvait s'inquiéter pour lui, comme il se rend compte, avec lucidité, que sa blessure est tout de même sérieuse. Ajoutons à cela une pointe de « *bonne éducation* » qui structure sans doute la façon d'être du jeune homme, se devant en toute circonstance de ne rien cacher à sa mère.

La relativisation est une démarche voisine. Moins altruiste que la franchise, elle sert aussi la cause du soldat, en le convainquant que sa position n'est pas excessivement dramatique. Bien que ses proches puissent noircir le tableau,

malgré ce que les médecins lui renvoient, en dépit des angoisses qui pourraient faire vaciller son équilibre psychique, Audius trouve des arguments pour positiver sa condition. Le soldat hospitalisé évalue sa situation, et la considère enviable pour quatre raisons. Il n'est ni aveugle, ni défiguré, ni « *resté mort sur le champ de bataille* ». Ces trois états de fait sont complétés par une projection : « *ça peut des fois s'arranger plus tard* ». Atténuer les effets de la blessure présente le double intérêt de rassurer la famille et de convaincre le blessé lui-même que sa condition demeure acceptable. Cette optimisation d'une réalité issue d'un parcours fauché par la cruauté de la guerre marque la volonté de continuer à vivre du mieux possible. Elle nous renseigne sur les dispositions psychiques d'Audius, sans doute elles-mêmes favorables à son mieux-être.

« *Pas du tout* » et « *en plus de ça* »

Le jeune homme apporte une indication de taille en prolongeant avec l'expression « *pas du tout* » une phrase informant ses proches qu'il n'a pas « *la figure abîmée* ». Il nous renseigne sur les aspects relatifs aux normes d'apparence de l'époque. Le visage intact demeure un fondement, une condition dans la présentation de soi. Sans doute amené à perdre un œil, Audius se rassure en avançant le fait qu'il n'a « *au moins pas la figure abîmée, pas du tout* ». Cette précision a toute son importance car dans sa manière de voir les choses il procède à une hiérarchisation de la gravité des conditions de chacun. Témoin des souffrances et des affections de ses camarades de chambre embarqués dans les mêmes considérations, le soldat blessé est en mesure de comparer le sort de ceux avec qui il partage un quotidien hospitalier d'infortune. Dans la construction de son raisonnement, Audius estime qu'il est préférable de perdre un œil et de ne pas être défiguré. Effrayé par le visage de certains qui « *ont la figure ravagée par les cicatrices* » et qui « *font peur à voir* », il mesure tout l'enjeu de la stigmatisation provoquée par la défiguration. Le « *pas du tout* » apposé au fait qu'il n'a pas la figure abîmée est une précision importante : pour lui, et sans doute pour ses proches, mieux vaut donc être borgne que stigmatisé de la face. Le handicap sensoriel prévaut ainsi sur le handicap social, plus désavantageux à ses yeux. Cette idée est confortée par l'expression « *en plus de ça* » qui conceptualise la juxtaposition des affections. Outre le fait d'être victime d'un handicap sensoriel partiel ou total : « *Plusieurs d'entre eux sont borgnes ou aveugles* », ses compagnons cumulent « *par-dessus le marché* » une défiguration effrayante consécutive à des cicatrices qui ravagent leur visage. La conscience de ces conditions doubles marquées par la corrélation du stigmate de la défiguration et de l'incapacité provoquée par la déficience visuelle engage un constat empathique : « *j'en vois beaucoup, dans la chambre où je suis qui sont plus malheureux que moi* ». On peut s'interroger sur le sort socio-dramaturgique de ces hommes effrayants pour un garçon qui

a vécu l'horreur du front. Qu'advient-il d'eux pour leur retour dans le monde de l'arrière, quand ils seront en présence de sujets plus sensibles et moins habitués à ce genre de blessures ?

La mécanique des interactions

Le brouillage communicationnel

Le visage est un élément déterminant dans la conquête sociale. Toute rencontre est agrémentée par le jeu des mimiques qui offrent à l'interprétation de l'autre une infinité de possibilités expressives plus ou moins subtiles (Le Breton, 1992a, 141 ; 1992b, 61). Au beau milieu de la croisée des regards, la construction des images que l'on désire sciemment donner de nous-mêmes passe par le flux incessant de messages implicites régulateurs d'un ordre invisible. Cette formidable valse des attitudes furtives ou insistantes, ambiguës ou affichées, valide la conformité des comportements et des tranches de vie qui les structurent. Le visage est un élément central dans cette mécanique parfaitement élaborée que nous apprenons à maîtriser dès les premiers mois de notre vie. Chaque situation qui rassemble des individus s'avère être le manège de ces petits riens qui ancrent la réalité sociale en produisant et en maintenant les normes d'apparence et de savoir être. Le visage meurtri s'immisce dans l'espace communicationnel au point d'annexer totalement le déroulement d'une rencontre. Il devient la trame majeure de l'interaction, centralise les émotions, capte l'attention, mobilise les stratégies et détourne la situation de son objet initial. Au cœur de cette intrigue humaine, purement sociale, l'intensité dramaturgique atteint un tel seuil que la situation qui convoque ses individus morcèle l'engagement de chacun. Face à des personnes présentant de graves anomalies physiques, les règles de surface commandent que l'on « *fasse comme si...* », exception faite pour l'intention méchante ou la compassion affligée.

En outre, dans le cas des gueules cassées, il s'agit de soldats blessés « *pour la bonne cause* », ce qui entraîne un surcroît de prévenance. Mais l'enjeu commun de la rencontre, destiné en principe à faire vivre d'usuels échanges devient secondaire. Chacun se rabat et se concentre plus que de coutume sur la perception de l'autre, sur l'image qu'il donne, sur ce qu'il saisit de lui-même dans la perception que l'autre se fait de lui, et sur ce qu'il laisse paraître dans la perception que lui-même se fait des autres. Cet étrange ballet des impressions, des images de soi, des perceptions accapare la structure psychique des participants et détourne la rencontre de son essence et de son objet.

La mort de l'apparence

Le terme « apparence » vient du verbe latin *apparere*. Il comporte des définitions qui nous emmènent instantanément vers des thématiques communicationnelles. En effet, *apparere* propose deux dimensions fortement liées à la signification sociale de l'être. Son sens premier implique logiquement le fait « *d'apparaître* », « *d'être visible* », « *de se manifester* ». Le second point convoque la dramaturgie sociale puisque *apparere* consiste à « *se montrer clair* ». La corrélation de ces deux définitions nous embarque *de facto* sur le terrain de l'interactionnisme symbolique : l'apparence est autant ce qui relève de « *l'être visible* » que de ce qui « *se montre clair* », (c'est-à-dire, au final, conforme). Il y a ainsi une condition immédiatement liée au fait d'apparaître qui consiste à apparaître en conformité. Cette étymologie sous-entend donc l'imposition normative, puisque celle-ci est implicitement et totalement assujettie à des règles construites au préalable qui reposent sur « *la présentation de soi* » (Goffman, 1973a ; 1973b). Avec son apparence, l'individu communique sur lui avant d'avoir fait le moindre geste, ni prononcé le moindre mot. Il dit de lui-même qu'il connaît (ou pas) les normes pour apparaître et qu'il est capable (ou pas) d'exercer un autocontrôle dans le but de la faire correspondre (ou pas) à ces normes imposées et attendues. L'homme au visage meurtri n'est plus en mesure d'offrir une apparence en tant que telle, de l'ordre du convenu (négociation avec soi pour « *faire face à l'autre* »), comme de l'ordre du convenant (négociation avec l'autre pour valider la conformité). La gueule cassée est une infraction au visible et au décent. Elle entérine le sort dramaturgique de l'être défiguré qui se retrouve livré malgré lui aux interactions brisées, aux situations brouillées, exclusivement centrées sur la force du stigmaté (Goffman, 1975, 9). Jamais plus en mesure de participer ordinairement à l'écologie des relations humaines, la gueule cassée est condamnée à faire le deuil d'un pan de sa vie en collectivité, son apparence inconvenante éclipsant en toute circonstance son identité sociale qu'il a tricoté sa vie durant pour la rendre conforme et qui vient de voler en éclat.

« Je fais face »¹⁴

Cette courte expression offre de très grandes possibilités pour l'interprétation du sort réservé aux gueules cassées. Dans le langage courant, « *faire face* » revient à assumer quand l'adversité frappe. L'individu subit les aléas de l'existence, les imprévisibles et surnois tourments du destin. Il s'agit, dans un état de conscience affirmé, d'affronter l'expérimentation douloureuse de l'épreuve, cet étrange compagnon qu'il va falloir désormais endurer. La condition de celui qui porte à vie le visage mutilé par l'horreur du front

¹⁴ Maurice Merleau-Ponty, 1997, 185.

s'inscrit inévitablement dans ce processus. Le cheminement existentiel du poilu défiguré est une éprouvante concrétisation de la gestion par défaut d'une apparence inconvenante (Delaporte, 2001, 154).

« Faire face » consiste aussi à « *être en face de* ». Cela revient ici à vivre la réalité de plein fouet, sous la forme d'une exploration quotidienne des planches de la scène du monde, de la dramaturgie sociale, là où l'intériorité du ressenti se manifeste en permanence. Si la seconde réalité se concrétise par la souffrance psychique, la première est une imposition normative qui aboutit la plupart du temps à l'attribution de la sanction sociale. La plus flagrante d'entre elle s'avère être une soumission douloureuse au regard scrutateur du public des anonymes.

Pour autant, les choses peuvent glisser vers l'impersonnalité. Quand « *je* » fait face, « *je* » peut s'avérer être un sujet conscient, un acteur déterminé du « *faire face* ». Cette décision en miroir de l'épreuve marque la volonté de poursuivre avec une profonde intentionnalité d'enclencher une lutte pour la survie identitaire. Se met alors en place une série de stratégies produites pour constituer et renforcer un bouclier symbolique, un rempart face à la violence des scènes ordinaires de la vie quotidienne. Ainsi, en dépit de l'irréparable blessure, il demeure toujours possible de pouvoir infléchir sur le cours de l'interaction, comme d'être en mesure de jouer sur le visage en lui-même (chirurgie réparatrice, maquillage, dissimulation des cicatrices). Selon un procédé inverse, « *je* » fait face, dans la construction et dans l'entretien du stigmate. Les ravages psychologiques provoqués par l'altération identitaire de la défiguration peuvent inciter la gueule cassée, de manière inconsciente, à induire l'effroi produit par son apparence, enclenchant un processus vicieux où les réactions négatives vont accroître cette souffrance psychique et ainsi aggraver son sort socio-dramaturgique. L'individu mutilé est alors perversément acteur de sa stigmatisation et de sa souffrance.

La condition des personnes défigurées s'inscrit dans cette lutte où le *je* constitutif de l'acteur libre se confronte à la face soumise. Il y a les impositions de contraintes normatives et l'apparence phénoménologique. Mais il y a aussi l'état de nature immuable, caractérisé par le visage éternellement et doublement souillé (et par ses cicatrices, et par les regards qui s'essuient dessus en permanence).

Perdre la face et faire bonne figure

Le sens premier de « *perdre la face* », concept issu de la sociologie de Goffman (1974, 9-42) s'avère indissociable de son inverse (« *faire bonne figure* ») sur le plan socio-dramaturgique. Il est tout particulièrement approprié pour définir la condition du soldat défiguré. Celui-ci a en effet perdu à tout jamais son apparence d'avant, celle avec laquelle il a construit sa vie relationnelle. La marque du destin éclipse la référence de l'être, jusqu'alors validée par la conformité de son visage ordinaire. Cette perte

engage un déséquilibre, elle implique une reconstruction identitaire par défaut destinée à parer les assauts de l'écologie sociale. Une nouvelle donne redistribue les enjeux du contexte communicationnel. Elle se traduit par un chamboulement existentiel considérablement marqué par l'émergence du pouvoir de l'autre, de celui qui scrute et dévisage. Chaque rencontre devient une négociation où planent des projections inhérentes au « visage de l'arrière » (Chevallier, 2008, 127) : « *À quoi ressemblait donc cet homme auparavant ?* ». Celles-ci s'entrecroisent avec des spéculations relatives au visage mutilé qui se présente dans l'interaction : « Comment cet homme s'est-il blessé, souffre-t-il physiquement, psychologiquement ? ». L'irréversibilité de la perte d'une partie de soi, aussi fondamentale que le visage, se corréle donc avec les situations sociales biaisées par ce fait. La contestation des repères acquis depuis les premiers instants de la vie provoque la déperdition de l'assurance et de la confiance dans cette nouvelle forme de confrontation à l'autre. Les apparitions en public sont régulées par cette oscillation permanente, entre la contrainte normative de « *faire bonne figure* » et l'imposition d'un visage meurtri devenu l'élément central d'une apparence symbolisant l'horreur de la guerre, engageant d'emblée le fait de « *perdre la face* ». Cette soumission à un ordre déséquilibré, où la condition dramaturgique de la gueule cassée bascule inéluctablement, d'un point de vue identitaire, de la « *bonne figure* » à la « *face perdue* », malmène et tourmente par son incertitude celui qui expérimente à chaque rencontre cette nouvelle donne, laquelle oriente et caractérise sa vie relationnelle, s'érigeant comme le régulateur aléatoire de son rapport au monde.

L'autre intime

Audius, un blessé au visage, écrit depuis l'hôpital spécialisé dans lequel il se trouve, à sa mère et à ses sœurs. Sa lettre s'inscrit dans un premier échange de correspondance entre le défiguré et sa famille. On sait peu de chose sur l'identité de l'auteur si ce n'est son prénom, Audius. Il écrit sa lettre le 21 mai 1915, soit neuf mois après l'entrée en guerre. Rien n'est dit sur la date et les circonstances de la blessure reçue à la face, ni sur les premiers soins, ni sur les conditions de son évacuation ni sur l'hôpital dans lequel il est soigné. Il s'agit donc d'un échange entre un défiguré et sa famille, mère et sœurs, dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale, après les combats les plus meurtriers de toute la guerre, notamment ceux d'août-septembre 1914. La brutalité nouvelle du champ de bataille s'inscrit d'abord dans les chairs de ceux qui ont la charge de combattre. La vulnérabilité des corps, et plus spécialement du visage, est imputable pour une large part à la modernisation de l'armement, en particulier les projectiles d'artillerie, qui infligent entre 1914 et 1918, de 70 à 80% des blessures, et les balles, coniques et pivotantes dont l'effet de souffle s'avère très mutilant. Elle est liée aussi à la position dans les combats et à l'absence quasi-totale de

protection. La gravité et le très grand nombre de traumatismes maxillo-faciaux n'ont pas été anticipés par le monde médical dont les représentations des blessures et les modalités de prises en charge reposaient sur les conflits précédents. Ce type de blessure n'est même pas mentionné par le très autorisé Edmond Delorme et ses « *Conseils aux chirurgiens* », énoncés à l'entrée en guerre, dictant au monde soignant les pratiques à mettre en œuvre sur le champ de bataille. Les premiers sauveteurs, très souvent inexpérimentés, étudiants en médecine ou médecins sans aucune expérience en chirurgie ont été contraints d'improviser les premiers gestes à mettre en œuvre.

Pour les blessés au visage, la relève sur le champ de bataille et l'évacuation jusqu'à un hôpital spécialisé s'apparente, dans ces premiers temps de la guerre, et parfois, bien au-delà, à un véritable chemin de croix. Rien n'est dit dans la lettre d'Audius à sa famille de cet épisode. La mise en place progressive de structures mobiles avec des chirurgiens capables de pratiquer des interventions compliquées - telles que la trachéotomie pour éviter l'asphyxie des blessés de la face - n'intervient qu'après la bataille de la Marne de septembre, et plus tard avec la fixation des fronts, à partir de novembre 1914, sous la forme d'ambulance chirurgicale. Mais les premiers sauveteurs, très peu au fait de ce type de traumatisme, étaient peu enclins à accorder la moindre chance de survie à ces êtres mutilés au visage. Or, la tâche des brancardiers ne consistait pas seulement à relever les blessés et à effectuer les gestes d'urgence mais également à les « *trier* », c'est-à-dire à sélectionner parmi eux, ceux capables de survivre à leur traumatisme ou d'occuper un temps opératoire moins importants que les autres. Or, l'effet très souvent spectaculaire de la blessure au visage n'incitait pas les premiers intervenants à les relever. Il est certain que nombre d'entre eux ont agonisé sur le champ de bataille pendant des heures sans être secourus. Il n'existait pas véritablement de formations spécialisées pour ce type de blessure dans la proximité immédiate du front, pour la période 1914-1915 où Audius a été vraisemblablement blessé. Ce n'est que pour les batailles de 1916, celle de Verdun (hôpital de Châlons) et de la Somme (hôpital d'Amiens) qu'elles ont été mises en place à l'arrière du front pour accueillir des blessés maxillo-faciaux. L'hôpital dans lequel se trouve Audius est très probablement un centre spécialisé installé à Paris ou dans une capitale régionale comme il en a été aménagé progressivement entre septembre et décembre 1914 et au début de l'année 1915. Il précise que dans sa chambre, ils sont tous mutilés au visage, il s'agit très certainement d'une salle commune de blessés. Dans le processus d'acceptation par le défiguré de son « *handicap d'apparence* », intervient l'étape de la relation avec l'autre intime, sa famille, plus spécialement ici, sa mère et ses sœurs, un intime féminin. Ce qu'il nous intéresse de voir à travers ce texte, c'est le rôle de l'autrui intime, un autrui « *acquis* » et non « *construit* » (c'est-à-dire non l'épouse), dans le processus d'acceptation du « *handicap d'apparence* » ?

L'atteinte

La prise de contact avec autrui intime se situe au sein de l'univers hospitalier. L'arrivée dans un hôpital spécialisé constitue l'étape initiale de la « *re-naissance* » du blessé, son retour à la vie. Le défiguré se découvre dans un environnement constitué d'hommes défigurés, où chacun porte sur son visage les ravages de la guerre. Aménagés dans des bâtiments de fortune, les salles de blessés étaient immenses, ils vivaient en communauté. Ainsi, Audius, n'a pas été livré à lui-même, il s'est trouvé d'emblée confronté aux autres, défigurés. Dans sa lettre, Audius évoque l'état de sa blessure et surtout de l'apparence de son visage. En même temps, il avoue ne pas encore avoir vu sa blessure. Si Audius a intégré un ensemble de blessés défigurés, il n'a pas encore pris la mesure de sa nouvelle image. Il n'a pas non plus subi l'épreuve du miroir. Le seul point de vue extérieur par lequel il a deviné l'état de sa blessure, c'est à travers les autres, agissant comme un miroir. Ce dernier marque une étape fondamentale dans la constitution d'une nouvelle identité et dans l'acceptation de sa nouvelle apparence. En ce sens, l'expérience d'Audius apparaît caractéristique de la plupart de celle vécue par les défigurés de la Grande Guerre dont la promiscuité des salles communes a permis de fondre l'expérience individuelle de la découverte de son « *nouveau moi* » dans une expérience collective, tout défiguré appartenant à une masse d'autres blessés. Le sentiment d'appartenir à un groupe d'hommes stigmatisés a contribué à créer, par la nature de l'atteinte reçue, des liens de solidarité voire de fraternité, capables d'aider à dépasser ces premières épreuves particulièrement difficiles. En même temps, l'intégration au groupe peut être considérée comme la première étape dans le processus d'acceptation de sa nouvelle apparence.

Le lien entre les défigurés se trouve renforcé par la durée exceptionnellement longue d'hospitalisation. Chez les blessés de la face de la Grande Guerre, elle se situe entre trois et quatre années. Elle est liée à la multiplication des opérations. Audius insiste sur ce point auprès de sa mère en indiquant que : « *Ce n'est pas en huit jours que je vais guérir* ». En même temps, il se veut rassurant précisant qu'il ne souffre pas : « *Je ne vais pas mal, je ne souffre pas, mais l'on doit me faire une opération à l'œil* ». Sur sa blessure, Audius indique simplement que « *je crois bien que mon œil est bien malade, enfin je le saurai bientôt et je vous le dirai sans rien vous cacher* ». Mais il s'applique surtout à préparer sa mère et ses sœurs à une confrontation prochaine, en établissant une hiérarchie avec ses compagnons d'infortunes. Il dresse ainsi une hiérarchie de la laideur, tentant de minimiser sa propre atteinte au visage, lorsqu'il écrit : « *J'en vois beaucoup, dans la chambre où je suis qui sont plus malheureux que moi. Plusieurs d'entre eux sont borgnes ou aveugles et en plus de ça, ils ont la figure ravagée par les cicatrices et quelques-uns font peu à voir* ». A côté de la hiérarchie de la laideur, il

distingue également une hiérarchie du malheur, s'estimant épargné de n'avoir qu'un œil de malade ou qu'il pourrait perdre alors que d'autres, ont perdu la vue. Là aussi, c'est une manière de minimiser auprès de sa famille l'atteinte reçue et le handicap à venir. Dans le cas d'Audius, la minimisation dont il fait preuve semble assez proche d'une certaine négation, à un certain endroit de la lettre il écrit : « *Moi si je perds mon œil, je n'ai au moins pas la figure abîmée, pas du tout, et c'est pour ça que malgré mon malheur, je suis content de pas être défiguré comme beaucoup* ». Il mentionne le cas des aveugles, qui représentaient un nombre non négligeable de blessés maxillo-faciaux, un groupe auquel il est heureux d'échapper. En fait, l'ensemble des blessés au visage ressemblait aux aveugles, ne mesurant pas toujours la gravité de leur préjudice, de leur handicap facial. Audius prépare ainsi sa mère et ses sœurs à la confrontation de la laideur. Il établit une ultime hiérarchie dans sa lettre, celle de la blessure et de la mort, s'adressant directement à sa mère : « *J'aime autant perdre mon œil que d'avoir resté mort sur le champ de bataille. Je pense que tu es de mon avis.* »

La relation à l'autre intime

La relation avec l'autre intime est construite chez Audius essentiellement autour de la figure féminine, celle de la mère et celle de ses sœurs. Or, dans le processus d'acceptation de la défiguration une autre figure féminine s'impose mais dont le blessé ne dit mot : celle de l'infirmière. C'est à cette dernière que revient très souvent le rôle de substitut symbolique de mère de la renaissance du défiguré. Elle occupe un rôle important également dans le rétablissement des liens entre le défiguré et sa famille, en les préparant notamment à la visite. La confrontation avec l'autrui intime ne peut se limiter à une relation d'extériorité ; les proches doivent aider le défiguré à reconstruire une identité, à avancer dans le processus d'acceptation de leur handicap et à s'accepter tels qu'ils sont devenus. Rejeter la nouvelle apparence revient à remettre en cause tout l'édifice jusqu'ici mis en place. Mais lorsqu'il s'avère impossible à l'autre intime de dépasser l'épreuve de la confrontation avec le masque défiguré, ce dernier tend à se replier sur lui-même, adoptant une attitude schizoïde pouvant parfois aller jusqu'au suicide. Il peut aussi se retirer dans l'univers protecteur de l'hôpital. Entre eux, ils se mettent à l'abri du regard d'autrui et des expériences douloureuses. La cellule familiale offre au défiguré un filet protecteur, l'assistant dans ses souffrances, l'aidant à partager ses épreuves notamment les multiples interventions chirurgicales. En ce sens, elle participe pour une large part au processus d'acceptation par le défiguré de son handicap d'apparence. Dans le cas d'Audius, on se situe dans la phase de préparation à la confrontation directe. C'est un temps long dans lequel le blessé doit faire accepter à ses proches l'idée de la défiguration avant la confrontation d'ordre visuel. En ce sens, le premier contact apparaît déterminant dans la relation à

venir. Sa réussite conforte le lien familial redonnant au blessé l'envie de s'en sortir, de vivre en dépit de la mutilation. La mère est perçue par le défiguré comme une valeur refuge, l'assurance absolue de ne pas être abandonné, c'est la certitude du réconfort et du soutien dans l'acceptation du handicap facial. On observe dans le cas d'Audius, un souci mutuel de préserver autrui. En effet, ce dernier ne cesse de rassurer les siens et s'enquiert de leur « *bonne santé* ». Audius répète à plusieurs reprises dans sa lettre : « *Ne vous en faites pas du mauvais sang* », « *surtout pas du mauvais sang* » ou plus loin, « *je te prie de pas te faire de mauvais sang* ». La place des sœurs est également symbolique parce qu'elles incarnent la jeunesse et le regard porté sur le frère s'apparente à celui que les femmes poseront peut-être sur lui, au sortir de l'hôpital. Pourra-t-il alors susciter d'autres sentiments que la pitié, le dégoût ou la peur ?

Conclusion

La lettre écrite par Audius à sa mère et à ses sœurs montre l'importance du cercle familial dans le processus d'acceptation du handicap facial. La relation à l'autre intime constitue une étape essentielle du processus d'acceptation de sa nouvelle apparence mais elle intervient après une série d'expériences relationnelles : la découverte d'un monde où tous sont défigurés, puis la découverte de sa propre apparence, inscrite dans l'univers hospitalier où le chirurgien et les infirmières occupent également une place très importante de substitut symbolique et au-delà, une part dans l'acceptation de ce nouveau visage. L'impact de l'autre intime dans le processus d'acceptation apparaît déterminant pour le défiguré, particulièrement dans la préparation à l'ultime épreuve, la plus difficile et plus douloureuse de toute : la confrontation à l'autre, l'anonyme, celui de la rue. Le défiguré s'expose alors en permanence à la violence du regard de l'autre. Ces masques terrifiants attiraient inéluctablement l'attention. Les sentiments qu'ils suscitaient rappelaient sans cesse au défiguré ce qu'ils étaient devenus, renvoyant finalement à l'importance de leur différence. Il semble que les défigurés de la Grande Guerre soient parvenus à s'intégrer dans le cercle familial et intime mais les difficultés à affronter l'autre anonyme ont été pour nombre d'entre eux beaucoup plus ardues à dépasser.

Épilogue

Notification de Pension

Mr J..... Andius, 32, rue St Paul, (Rhône).

Le Médecin-Chef du centre spécial de réforme de Lyon atteste que l'ex-soldat J..... Andius du 159^{ème} d'Infanterie a dûment été présenté devant la commission de réforme de Lyon, qui dans sa séance du 20 avril 1926 à pris à son égard la décision suivante. Réforme définitive. Invalidité permanente. 75 %.

Nature de l'infirmité

1°) Enucléation de l'œil gauche avec atrésie des paupières ne permettant pas la prothèse. Atrésie de l'orifice palpébral avec enfoncement marqué, suite de rétrécissement cicatriciel par brides

2°) Défiguration par suite de l'atrésie des brides de l'enfoncement de l'orifice palpébral.

Taux d'invalidité : 75%.